







-  Parler des souvenirs d'enfance, voir si certains élèves ont déménagé depuis l'étranger ou une autre région. Comment s'exprime le déracinement, la perte de repères, etc. Prendre éventuellement des exemples littéraires d'écrivains ayant passé leur enfance dans les colonies (comme Marguerite Duras en Indochine).
-  D'où est-on ? Est-ce de l'endroit où on est né, de celui où on vit le plus longtemps, de celui que l'on choisit, adulte, pour vivre ?
-  Relater l'histoire de ce pays depuis la décolonisation et le départ des Belges, avec les guerres, le "règne" de Mobutu et la période Kabila, en précisant quel rôle a aussi pu jouer la France dans ces années chaotiques.
-  Comment vivent et sont perçus les Européens en Afrique aujourd'hui, dans des États désormais indépendants ? Quelles traces a laissé la colonisation ? Quelles différences dans le mode de vie ?
-  En 2011, Robert-Jan Lacombe a réalisé un autre documentaire, d'une durée de quarante minutes, intitulé Retour à Mandima : quinze ans après son départ, il s'est rendu à la recherche de ses amis d'alors, vers ses racines, pour un voyage extrêmement personnel. Prolonger la vision du premier film par celle-ci (possibilité d'en avoir un DVD auprès de l'association Côte Ouest).
-  En pratique, construire un petit diaporama à partir de photos sur un souvenir pour chaque élève ou sur un voyage de classe, avec la rédaction de commentaires.

*Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet.*

Rédaction : Christophe Chauville

Anne Flageul / Eloïse Ladan - Association Côte Ouest

1 rue Boussingault - BP 31247 - Brest Cedex 1 - 02 98 44 03 94 - [jeunepublic@filmcourt.fr](mailto:jeunepublic@filmcourt.fr) - [www.filmcourt.fr](http://www.filmcourt.fr)



Dès 13 ans  
**MINES  
DE RIEN**

**AU REVOIR MANDIMA** Robert-Jan Lacombe



10'30 / 2010 / Suisse

À travers des images d'archive, le réalisateur raconte son enfance à Mandima, un petit village du nord-est du Zaïre où il est né.



Film d'école (réalisé dans le cadre de l'ECAL, école installée à Lausanne, en Suisse), *Au revoir Mandima* s'inscrit, **entre le documentaire et l'expérimental**, dans un registre bien particulier de la production de courts métrages, s'appuyant sur une succession de photos, qui conditionnent la majeure partie de sa narration (même s'il se termine par une séquence en vidéo). D'illustres prédécesseurs s'y étaient déjà adonnés, comme bien sûr Chris Marker, avec *La Jetée* (1962), ou Raoul Ruiz, avec *Colloque de chiens* (1978).

À l'origine du film, il y a une photo panoramique retrouvée par le réalisateur et correspondant à son départ, en compagnie de sa famille, d'Afrique, où il était né et avait grandi. Il avait alors dix ans et a dès lors porté avec lui ce déracinement. Jusqu'au jour où il a retrouvé les photographies de ce dernier jour passé au Zaïre dans des cartons entreposés chez ses grands-parents, à Bordeaux. Son projet cinématographique est donc des plus intimes, puisque c'est lui que l'on voit, avec ses parents et ses frères, sur les différents clichés, tandis qu'il assure directement **la voix off qui relate de manière particulièrement construite ses souvenirs africains**. Ce départ – vers un autre continent, d'autres habitudes, une nouvelle vie – est le moment charnière de l'existence du réalisateur, qui l'a compris a posteriori et le ressent désormais comme une déchirure. Le commentaire écrit est d'autant plus touchant que celui qui le prononce s'adresse à l'enfant qu'il était, donc à lui-même, en se tutoyant, dans une troublante figure de style traduisant tout le tiraillement s'exerçant sur son destin. On ne sait pas pourquoi la famille Lacombe – les parents et leurs quatre garçons – quitte Mandima en cet après-midi de l'été 1996, mais on suppose que des raisons politiques et de sécurité l'exigent. On prend également vite conscience que ce départ en avion est définitif. Grâce aux photos et à leur montage, on comprend aussi l'importance fondamentale de ce qui est abandonné et de ce que le jeune Robert-Jan a appris, durant ses dix premières années, au contact des populations locales. Il l'énumère lui-même, reconnaissant et laissant deviner l'aspect fondamental que ces années ont naturellement pu représenter dans la construction de l'adulte qu'il est devenu.

Revenu en Europe, il lui aura fallu apprendre à vivre et à évoluer dans un environnement radicalement différent, en ville, selon des mentalités et des valeurs culturelles jusque là inconnues – ce que l'auteur évoque non sans humour, avouant qu'il ne savait même pas qui était Michael Jackson.

Ce film "à la première personne" (même si ce n'est pas le "je" qui est employé) s'avère très émouvant à plusieurs égards. D'abord, le procédé d'utilisation des photographies et la démarche de "voyager" parfois à l'intérieur de celles-ci permet d'en faire émerger des éléments signifiants : la photo de la famille réunie, par exemple, posant une dernière fois dans la verdure de Mandima, laisse voir en arrière-plan, tout au bord du cadre, les autres enfants du village, parmi lesquels les inséparables copains de Robert-Jan : **il ne reverra pas ces derniers, qui sont presque sortis du champ de l'objectif et c'est le Zaïre, déjà en arrière-plan, qui est près de s'effacer** du quotidien de l'enfant en partance. Le caractère inéluctable de la séparation, le réalisateur/narrateur en prend conscience dans l'avion qui vient de décoller de sa terre natale et le film vidéo familial situé à la fin du film s'en fait le témoin, l'émotion palpable de l'enfant étant évidemment brute et authentique... Surtout, la voix off évoque ce qui attend les villageois dans un futur assez proche – et dont ils sont encore complètement inconscients –, à savoir la guerre civile qui conduit à la chute de Mobutu en 1997 et à l'instauration du régime de Kabila, qui redonne au pays son ancien nom de "République démocratique du Congo". Nous entendrons que les amis de Robert-Jan auront subi la cruauté des forces rebelles, sans savoir ce qu'ils sont devenus et pouvant ainsi imaginer le pire... **Le fondu au noir, sur ces mots, accompagne cette implacable dramatisation du propos**, après quoi il serait incongru d'ajouter quoi que ce soit. La mort étend ainsi son ombre, glaçante, et ce n'est pas seulement celle d'une enfance. Et c'est effectivement un monde disparu à jamais que les photos d'un événement majeur de l'histoire d'une famille nous ont donné à voir.

